

Géographie et aventure : ruptures de paradigme dans les récits de voyage de Caillié et Douville

Autor(en): **Demeulenaere, Alex**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(2011)**

Heft 42: **Jenseits der empirischen Wissenschaften : Literatur und Reisebericht im 18. und frühen 19. Jahrhundert = Au-delà des sciences expérimentales : littérature et relation de voyage au XVIIIe siècle et autour de 1800 = Beyond empirical science : literature and travel report in the 18th century and around 1800**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Alex Demeulenaere

Géographie et aventure

Ruptures de paradigme dans les récits de voyage de Caillié et Douville

Introduction

Dans l'optique d'un questionnement plus large portant sur les sciences empiriques et leur au-delà au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, cette contribution se propose de montrer les continuités et les ruptures entre d'une part la poétique scientifique du récit de voyage du siècle des Lumières et d'autre part deux des premiers récits de voyage en Afrique noire de la première moitié du dix-neuvième siècle, écrits par René Caillié et Jean-Baptiste Douville.¹ Avant de détailler la poétique scientifique mentionnée et de passer à la lecture analytique des deux récits, nous allons toutefois brièvement nous arrêter aux modes de lecture possibles pour aborder ces récits de voyage.

La première possibilité de lecture est celle de l'histoire des idées.² Nous pourrions tracer comment la raison et le progrès – bases philosophiques et scientifiques du siècle des Lumières – persistent, évoluent ou sont contredites à travers les récits de voyage. Même si une telle approche a des mérites au niveau conceptuel, elle risque d'attribuer une unité conceptuelle à un genre – le récit de voyage – qui a toujours été marqué par l'hétérogénéité, non seulement du point de vue narratif, mais aussi au niveau des idées et des notions véhiculées. Comme l'a

1 René Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique Centrale.*, Paris, Imprimerie royale, 1830; Jean-Baptiste Douville, *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale, fait dans les années 1828, 1829, 1830*, 3 vol., Paris, 1832.

2 Voir, entre autres, Arthur O. Lovejoy, *Essays in the history of ideas*, Westport, Conn, Greenwood Press, 1978 (1948) et Isaiah Berlin et Henry Hardy, *Against the current. Essays in the history of ideas*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

démontré Michel Foucault, une telle approche risque également de naturaliser les ruptures et les incohérences dans tout dispositif épistémologique.³

Une autre façon d’aborder ces récits passe par la piste postcoloniale. Depuis Edward Said, il est possible de relier le savoir scientifique sur l’Autre et la volonté de pouvoir occidental, que ce soit en Orient, thème développé par Said, ou en Afrique noire, thématique que Mudimbe a abordée sous le nom d’africanisme.⁴ Il est certain qu’une telle approche offre des résultats incontestables pour des récits de voyage qui se situent entièrement dans la période coloniale. Pour ce qui est de l’Afrique noire, celle-ci ne commence toutefois vraiment qu’à partir de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, d’où la difficulté de considérer les récits de voyages qui nous intéressent comme des récits de voyage (pré)coloniaux et de les interpréter ainsi.⁵

C’est pourquoi nous avons choisi une troisième piste analytique, qui relie le discours à son contexte de production, sans toutefois aboutir à une analyse de type bourdieusienne. Il ne s’agira pas d’analyser les positionnements de nos auteurs dans le champ littéraire, mais de détecter, au sein même de leurs récits, les stratégies de légitimation. Maingueneau emploie pour une telle approche la notion de “scénographie”, qu’il définit de la façon suivante:

Une scénographie s’identifie sur la base d’indices variés repérables dans le texte ou le paratexte, mais elle n’est pas tenue de se désigner : elle se montre, par définition en excès de toute scène de parole qui serait dite dans le texte. À la théâtralité de la “scène”, le terme de “scénographie” ajoute la dimension de la graphie. Cette -graphie ne renvoie pas à une opposition empirique entre support oral et support graphique, mais à un processus fondateur, à l’inscription légitimante d’un texte, dans le double rapport à la

- 3 Michel Foucault, *L’archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 177–184.
- 4 Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978; Valentin Y. Mudimbe, *The idea of Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 1994 et *The Invention of Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.
- 5 A ce sujet, voir, entre autres, Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun, *Naissances de la géographie moderne (1760–1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l’espace*, Lyon, ENS éditions, 2010.

mémoire d'une énonciation qui se place dans la filiation d'autres et qui prétend à un certain type de réemploi. [...]

La scénographie n'est donc pas un «procédé», le cadre contingent d'un message que l'on pourrait "faire passer" de diverses manières, elle ne fait qu'un avec l'œuvre qu'elle soutient et qui la soutient.⁶

Pour Maingueneau, l'ethos narratif joue un rôle primordial dans la construction d'une telle légitimation énonciative. Sous ethos, il comprend l'image que le narrateur construit de lui-même à travers son discours, en vue d'en augmenter la crédibilité et d'en assurer une réception bienveillante et positive. Or, pour ce qui est du récit de voyage, il nous semble qu'une analyse scénographique qui prend en compte les paramètres de légitimation énonciative en se concentrant surtout sur l'ethos narratif, touche au cœur du genre. De par son ouverture et sa position limite entre les champs littéraire, scientifique, journalistique et autre, les identités narratives n'y sont pas données d'emblée et nécessitent donc un travail permanent de mise en scène.⁷ Le fait que la réception des récits de voyage a souvent thématiquement la véracité et la fine frontière entre récit référentiel et récit fictionnel démontre d'ailleurs à quel point la crédibilité du narrateur est un enjeu central dans la poétique du genre viatique.⁸

La géographie comme matrice scientifique centrale

Or, au siècle des Lumières, l'ethos narratif des récits de voyage passe essentiellement par la reconnaissance des mérites scientifiques. La fin du 18^e siècle se caractérise par l'affirmation forte d'un modèle scientifique empirique, qui influence le récit de voyage. Pour le voyageur, il ne s'agit plus de confirmer ou

6 Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, pp. 192–193.

7 Pour une analyse de ces mécanismes de légitimation, voir Adrien Pasquali, *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.

8 Ce thème a été analysé en profondeur dans Percy G. Adams, *Travelers and travel liars. 1660–1800*, Berkeley, University of California Press, 1962. Pour une analyse plus moderne avec d'autres exemples, voir Jean-Didier Urbain, *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs, et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot & Rivages, 1998.

d'infirmer certains modèles philosophiques ou religieux, mais d'étoffer son récit de faits empiriques vérifiables, que ceux-ci soient botaniques, zoologiques, géographiques, ou même déjà d'un caractère ethnographique naissant. Le représentant le plus connu de la superposition de voyage et de science au XVIII^e siècle est sans doute La Pérouse, qui dans son *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe* combine l'esprit scientifique avec une volonté quasi missionnaire de propager les idées de Lumières.⁹

Au passage du XVIII^e au XIX^e siècle, c'est surtout la géographie qui constitue le point de référence central. L'Europe connaît alors la création de sociétés savantes qui soutiennent les voyages à visée géographique et publient aussi les récits de voyage subséquents. Elles deviennent ainsi des instances de légitimation incontournables pour les explorateurs. Au Royaume-Uni, la *Association for Promoting the Discovery of the Interior Parts of Africa*, créée en 1788, est *de facto* la première société de géographie. Elle deviendra la *Royal Geographical Society* en 1830 et comptera parmi ses membres des voyageurs célèbres comme Charles Darwin et Henry Morton Stanley. La situation en France est similaire. Si la création de la Société de géographie avait déjà été envisagée à la fin du 18^e siècle, c'est finalement en 1821 qu'elle voit officiellement le jour. L'importance de l'événement est à nouveau soulignée par le prestige des membres fondateurs, parmi lesquels on retrouve Georges Cuvier, Jean-François Champollion ou encore Alexander von Humboldt.¹⁰

Il va donc sans dire que les stratégies de légitimation des voyageurs de cette période viseront en premier lieu la reconnaissance par la Société de géographie. C'est le point de départ pour nos analyses des récits de René Caillié et Jean-Baptiste Douville, dans lesquels nous verrons cependant aussi s'affirmer un autre agenda scénographique, à savoir le récit d'aventures.

9 Voir à ce sujet Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

10 L'histoire des sociétés de géographie françaises est étudiée dans Dominique Lejeune, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.

René Caillié

Après un premier voyage au Sénégal, René Caillié (1798–1838), Français inconnu et d'origine modeste, retourne en Afrique en 1818 pour découvrir la cité mythique de Tombouctou. Elle avait été recherchée sans être atteinte par le voyageur anglais Mungo Park au cours de son premier voyage en Afrique. Afin de diminuer les risques d'un voyage en territoire musulman, Caillié effectue son voyage de Saint-Louis vers Tombouctou déguisé en Arabe et se présente comme un ancien esclave des Occidentaux en route pour l'Égypte. Il arrive ainsi à gagner la confiance des populations locales et à se faire guider jusqu'à Tombouctou, mais la cité est finalement décevante et ne répond pas aux attentes du voyageur. Celui-ci est en plus mal traité par les populations berbères en remontant à travers le Sahara pour rejoindre la Méditerranée. Avec l'aide de Jomard, alors secrétaire de la Société de géographie, son récit de voyage paraît en 1830 à l'Imprimerie Royale, sous le titre *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828*. La publication fait la une dans la *Revue des Deux Mondes*, qui vient d'être créée, et Caillié obtient une pension d'Etat pour avoir accompli un voyage héroïque.¹¹

Il tombe toutefois rapidement dans l'oubli, et son projet pour un deuxième voyage en Afrique n'aboutira jamais, même si le voyageur a été célébré pendant la période coloniale comme un des premiers héros de la colonisation française. Ce n'est que récemment que le récit de voyage de Caillié a été republié par la maison d'édition *La Découverte*, dans une série intitulée *Littérature et voyage*, ce qui témoigne du renouveau d'intérêt que connaît la littérature de voyages dans le dernier quart du vingtième siècle.¹² Caillié y devient un prototype du nomadisme postmoderne.¹³

11 Pour un aperçu de la vie et de la carrière de Caillié, voir Isabelle Jarry, *René Caillié*, Paris, J.-C. Lattès, 1992.

12 René Caillié, *Voyage à Tombouctou*, Paris, La Découverte, 1996.

13 Voir entre autres Michael Sandler, *Deserts. Surviving in the Sahara*, New York, Bearport Publishers, 2006. Certains ont publié le récit d'un voyage sur les traces de Caillié. Voir par exemple Jean-Marc Pineau, *Mon voyage à Tombouctou. Sur les pas de René Caillié*, Paris, Presses de la Renaissance, 2007.

Ce bref aperçu témoigne de la variabilité interprétative en fonction de contextes historiques changeants. Une lecture approfondie du récit permettra d'en éclaircir les mécanismes.

Une poétique scientifique

Le premier but du récit de voyage est d'apporter à la connaissance du monde scientifique un ensemble de faits géographiques, zoologiques, ethnographiques et autres jusqu'alors inconnus. C'est pourquoi l'emploi d'une rhétorique scientifique est essentielle afin d'obtenir la reconnaissance et la crédibilité dans un monde somme toute assez fermé. Comme Caillié n'avait pas joui d'une formation géographique ou ethnographique, les notes qu'il avait prises au cours du voyage sont mises en récit sous la direction de Jomard. S'il est difficile de déterminer les changements exacts opérés par celui-ci dans les notes de Caillié, il est indéniable que le positionnement scientifique correspond aux normes et aux attentes de la communauté scientifique de 1830, ce dont témoigne d'ailleurs le prix de la Société. La scénographie scientifique se manifeste de différentes façons, plus au moins explicites, dans le corps du récit mais aussi et surtout dans les instances paratextuelles qui l'encadrent.¹⁴

L'avant-propos – paratexte important dans le genre viatique puisque le voyageur y présente les buts son voyage et la raison d'être de son récit – s'inscrit entièrement dans la logique scientifique. Le passage suivant témoigne de la volonté d'inscrire la narration et le narrateur au sein du paradigme scientifique, ce qui implique une "fidélité" absolue dans la transcription de la réalité vue et parcourue et en même temps l'absence de toute forme de condensation ou de réaménagement narratifs. En d'autres mots, le voyageur sacrifie la valeur narrative et esthétique du récit afin d'éviter tout soupçon de fictionnalisation.

Mais cette scrupuleuse fidélité même qui doit présider à la rédaction des voyages, et que je considère comme le plus grand mérite de la mienne, exi-

14 La notion de paratexte a été proposée dans Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil, 1987.

geait que je consacrasse le temps nécessaire pour ne rien omettre d'essentiel et pour présenter les faits dans l'ordre même où je les avais observés et notés.¹⁵

Plus loin, Caillié spécifie cet agenda scientifique, en le situant explicitement dans le domaine de la géographie. Dans les passages qui suivent, on remarquera en outre deux faits intéressants. D'une part, Caillié lie les connaissances géographiques au "commerce en Afrique", ce qui semble corroborer la thèse saïdienne du lien qui existe entre savoir et pouvoir dans un contexte précolonial, même si, nous l'avons indiqué plus haut, il faut faire attention de ne pas attribuer à Caillié un discours colonialiste qui à cette époque est loin d'exister en tant que tel. D'autre part, Caillié identifie le narrataire de son récit (les géographes français) et se soumet à leur jugement, ce qui renforce encore les ambitions scientifiques de la part du narrateur.

Mon but principal était de recueillir avec soin, avec exactitude, tous les faits qui tomberaient sous mes yeux, de quelque nature qu'ils fussent, et de me livrer spécialement à tout ce qui me paraissait intéresser les progrès de la géographie et de notre commerce en Afrique.¹⁶

Quant aux progrès que les sciences géographiques peuvent devoir à mon voyage, il ne m'appartient pas davantage de les apprécier ; j'en dois abandonner le jugement à ceux qui les représentent si dignement dans la capitale du monde civilisé.¹⁷

Bien que ce paradigme scientifique esquissé dans l'avant-propos soit présent tout au long du récit, il est particulièrement développé dans les cinq premiers chapitres, qui racontent un long séjour de deux ans de Caillié chez les Maures Braknas. Pendant ce séjour, qui précède le voyage à proprement parler de Saint-Louis vers Tombouctou, Caillié veut se familiariser avec la langue, la culture et la religion des peuples qu'il va rencontrer. Comme un ethnographe moderne avant la lettre, il vit pendant une longue période avec les peuples africains, tout en gardant une certaine distance. Il en résulte une narration scientifique à plusieurs as-

15 René Caillié, *Voyage à Tombouctou*, Paris, La Découverte, 1996, p. 38.

16 *Ibid.*, p. 38.

17 *Ibid.*, p. 39.

pects, dont le premier concerne le cadre temporel qui suit la succession des jours et fait ainsi du récit de voyage une chronique quotidienne. Caillié espère ainsi démontrer la vérité des actions narrées, puisqu'il les situe dans un espace temporel aucunement modifié par la narration. Le passage suivant n'est qu'une brève illustration du canevas temporel structurant l'ensemble du récit.

Le 6 novembre, on leva le camp ; on se rendit à trois milles ouest-quart nord-ouest en suivant toujours les bords du ruisseau, où les pâturages sont abondants. Une partie du camp resta, et ne nous rejoignit que le 8. [...] Le 9 novembre, plusieurs Maures vinrent me trouver pour que je leur indiquasse la manière de prendre le basilic.¹⁸

Outre le cadre temporel, Caillié cherche également à décrire l'espace parcouru le plus objectivement possible. Faute de matériel approprié, qu'il n'a pas pu emporter à cause du manque de soutien officiel et aussi par la nature clandestine de son voyage, il ne peut pas décrire l'espace avec des degrés de latitude ou de longitude, comme le fera après lui Douville. La volonté de localisation exacte est néanmoins présente, comme en témoignent les cartes ramenées du voyage. Caillié utilise également des moyens alternatifs pour bien identifier les lieux qu'il a vus. Le passage suivant illustre les techniques adoptées à cet effet:

Le 15 octobre, les pâturages étant épuisés, nous levâmes le camp pour le transporter à quatre milles sud-ouest-quart ouest sur une presque île formée par le lit du ruisseau ; elle se nomme Guigué, et était couverte de pâturages qu'il inonde dans la saison des pluies.¹⁹

À côté du cadre spatio-temporel, la visée scientifique se manifeste aussi dans l'usage des langues étrangères. Le latin, qui avait eu au long des siècles une fonction de légitimation religieuse et ensuite scientifique dans les récits de voyage,²⁰ apparaît aussi dans le *Voyage à Tombouctou*, même si c'est de façon assez limitée,

18 *Ibid.*, p. 125.

19 *Ibid.*, p. 197.

20 Alex Demeulenaere, "Der Funktionswandel des Lateinischen in der Reiseliteratur", *Mundus vetus – mundus novus. Festschrift für Johannes Kramer zum 65. Geburtstag*, éd. par Lidia Becker (et al.), München, Meidenbauer, 2011, pp. 110–121.

pour décrire les espèces végétales et animales. Comme Caillié ne maîtrisait pas le latin, il s'agit certainement d'une transformation de la part de Jomard visant à augmenter la lisibilité scientifique du récit. "Je remarquai une grande quantité de graines de *nymphoea* que l'on faisait sécher ; j'appris que cette graine était employée comme assaisonnement dans le sanglé."²¹ À la description latine des plantes s'ajoute la volonté de respecter les dénominations africaines des villages et des outils spécifiques. Bien que ces transcriptions ne soient pas toujours correctes, comme l'indique Berque dans la préface de l'édition moderne du *Voyage à Tombouctou*, elles s'inscrivent dans une rhétorique qui vise à maximaliser autant que possible l'effet de réel. "À la fin du carême, on célèbre une fête (le *tabasky*) à laquelle on donne une grande solennité."²² "Ce n'est qu'après l'accord signé que le bateau peut commencer à traiter ; jusque-là, des agents des Maures, nommés *aloums*, restent à terre pour empêcher les gommes d'aller à bord."²³

Les derniers passages cités montrent d'ailleurs que le récit ne se limite pas à la géographie ou à l'histoire naturelle mais décrit aussi les mœurs et les coutumes des Maures Braknas et des autres peuples rencontrés au cours du voyage. Bien que l'ethnographie ne soit pas encore institutionnalisée dans la première moitié du 19^e siècle, Caillié insère dans la scénographie scientifique de son récit ces descriptions proto-ethnographiques, dont la qualité a été confirmée plus tard par Barth et d'autres.

Des traces d'aventure

À côté d'un rapport de faits géographiques basés sur un ethos scientifique, *Voyage à Tombouctou* constitue cependant aussi l'histoire d'un aventurier solitaire. Si Caillié essaie d'abord et avant tout de positionner son récit sur la scène scientifique et que cette dimension soit dominante dans la première partie du récit, les aventures du narrateur ne sont pas reléguées au second

21 René Caillié, *op. cit.*, p. 161.

22 *Ibid.*, p. 173.

23 *Ibid.*, pp. 176–177.

plan. Même si le voyageur “aventurier” et les récits d’aventures qui en découlent sont encore peu reconnus au début du XIX^e siècle et que ce ne sera qu’en fin de siècle que le roman d’aventures atteindra une place respectable au sein du champ littéraire,²⁴ *Voyage à Tombouctou* montre déjà à maint endroit des traces d’un récit d’aventures. Une fois l’avant-propos terminé, le récit s’ouvre avec une introduction qui ne cherche plus à augmenter la crédibilité scientifique du récit mais à affirmer la passion du voyageur pour l’Afrique. Il souligne la nature héroïque de son voyage (“atteindre Tombouctou ou périr”) et fait appel à Robinson Crusoé pour expliquer sa fascination pour le voyage en solitaire. La mise en scène du voyageur est donc indéniable, changement de marque par rapport à la tradition encyclopédique, dans laquelle le voyageur devait quasiment disparaître de son récit.

Je ne renonçai donc pas un seul instant à l’espoir d’explorer quelque pays inconnu de l’Afrique ; et par la suite la ville de Tombouctou devint l’objet continuel de toutes mes pensées, le but de tous mes efforts ; ma résolution put prise de l’atteindre ou de périr.²⁵

L’histoire de Robinson, surtout, enflammait ma jeune tête ; je brûlais d’avoir comme lui des aventures ; déjà même je sentais naître dans mon cœur l’ambition de me signaler par quelque découverte importante.²⁶

Le narrateur est d’ailleurs conscient des deux paradigmes qui risquent de s’opposer, avec d’une part les exigences de l’observation scientifique désincarnée et d’autre part les aventures du voyageur solitaire au milieu d’une nature hostile. Dans le passage suivant, Caillié implore par exemple l’indulgence des lecteurs scientifiques pour cet aventurier bien jeune et donc moins formé que la plupart des voyageurs traditionnels. Le passage semble même être en contradiction avec les efforts de construction d’ethos dans l’avant-propos, et il n’est donc pas faux de parler d’un narrateur hybride, avec Jomard qui construit la crédibilité

24 L’évolution de la notion d’aventure a été très bien étudiée dans Sylvain Venayre, *La gloire de l’aventure. Genèse d’une mystique moderne, 1850–1940*, Paris, Aubier, 2002.

25 René Caillié, *op. cit.*, p. 41.

26 *Ibid.*, p. 42.

scientifique, alors que Caillié insiste sur l'aspect héroïque de son voyage. "On me pardonnera d'entrer dans ces détails, les seuls qui aient pu se graver dans la mémoire d'un tout jeune homme voyageant moins pour observer que pour chercher des aventures."²⁷ À la chronique scientifique, qui énumère jour par jour les découvertes du voyageur se superpose peu à peu l'épopée d'un individu, qui après quelques années de formation chez les Maures Brakna entreprend un périlleux voyage à travers la forêt, arrive à Djenné, continue son voyage jusqu'à la cité légendaire de Tombouctou, risque ensuite de mourir de faim et de soif en remontant vers la Méditerranée à travers le Sahara, le tout en feignant être un ancien esclave égyptien en route vers sa patrie d'origine. À mesure que le récit progresse, le narrateur observateur qui prenait ses distances et adoptait pendant de longs passages une position extradiégétique pour écrire ses observations dans un présent atemporel se transforme en personnage intradiégétique, héros d'aventures et de péripéties décrites au passé.

Au niveau structurel, une telle évolution s'annonce dans les brefs résumés en tête de chaque chapitre. À côté des étapes du voyage et des populations rencontrées y apparaissent aussi les événements que vit le voyageur, présenté désormais à la troisième personne. Parfois, la description cède même entièrement la place à la mise en scène d'un héros en danger, attaqué par des maladies, par la faim, par les populations locales. Il est difficile, à ces moments-là, de reconnaître l'ethos scientifique désincarné.

J'avais perdu toute mon énergie ; les souffrances absorbaient mes idées ; il ne me restait qu'une seule pensée, celle de la mort: je la désirais, je la demandais, non dans l'espoir de guérir, je ne l'avais plus, mais dans celui d'une autre vie plus heureuse.²⁸

Le voyageur hybride

Les deux discours développés, la science et l'aventure, risquent d'entrer en conflit, puisqu'en 1830, le personnage de l'aventurier

27 *Ibid.*, p. 46.

28 *Ibid.*, p. 395.

semble encore être en contradiction avec un ethos scientifique sérieux. Même si des ruptures sont parfois visibles, comme nous l'avons montré plus haut, les deux identités se recourent et se renforcent néanmoins dans le déguisement adopté par le voyageur. Nous avons déjà mentionné que pour faciliter le passage d'un Occidental seul dans un pays largement musulman et hostile, Caillié se déguise lui-même en musulman et respecte les règles de l'Islam. Aux frontières du mensonge, Caillié n'est pas seulement un voyageur réel qui va de Saint-Louis à Tombouctou mais aussi un voyageur interstitiel²⁹, oscillant entre l'identité arabe feinte qui est à la base de ses aventures (danger de découverte, solitude profonde) et l'identité occidentale qui guide son écriture scientifique. Si la narration est déjà hybride du fait des corrections de Jomard des notes de Caillié, elle l'est encore davantage par la double identité du voyageur. Comme l'indique Berque, le profil de Caillié est entièrement opposé à celui de Stanley à la fin du siècle:

À l'étranger qui ambitionne de pénétrer dans l'intérieur continental, social ou moral des sociétés, deux options se présentent: ou la force ou le simulacre. Contrairement à ce que fera plus tard Stanley, mais à l'instar de ce qu'auront fait avant lui, de son temps ou plus tard, e.a. J.L. Burckhardt, René Caillié choisit le simulacre.³⁰

Caillié est conscient de cette hybridité au moment où il entre en contact avec les représentants des populations rencontrées. Afin d'obtenir l'aide nécessaire pour arriver à Tombouctou, il doit non seulement adopter les aspects de sa fausse identité mais aussi la raconter, l'incarner. À partir de ce moment-là, le narrateur se trouve cerné entre son Moi narré et son Moi narrant:

J'allai loger chez le chef du village auquel m'avait adressé le vieux marabout de Mall ; je fus très bien reçu. Questionné sur le but de mon voyage, je répondis à ce chef que j'allai me convertir à l'islamisme: il approuva beaucoup, et tâcha de me faire comprendre que Dieu me faisait une belle grâce en me délivrant, par ce moyen, des flammes auxquelles étaient destinés les chrétiens.³¹

²⁹ Jean-Didier Urbain, *op. cit.*, p. 138.

³⁰ Jacques Berque, "Préface", René Caillié, *op. cit.*, pp. 21–22.

³¹ René Caillié, *op. cit.*, p. 69.

En se présentant comme un ancien esclave en route pour l’Égypte, l’aventurier et le savant se rejoignent. De l’extérieur, Caillié semble l’Africain qui se mêle à une caravane et vit des dangers, de l’intérieur, il continue à observer la même réalité d’un regard scientifique. Le déguisement permet aussi à Caillié d’affirmer son identité occidentale sous-jacente en insistant à maintes reprises sur les observations faites sous le couvert des apparences. Si le “costume africain” constitue un thème de roman d’aventures indéniable qui en assure aujourd’hui le succès éditorial dans une tradition postmoderne, Caillié le présente comme une condition indispensable pour le but principal du voyage: faire des observations scientifiques et les publier à son retour à Paris. La double identité du voyageur permet donc au récit d’être bien reçu en 1830, mais il en assure aussi le succès plus récent, avec une interprétation qui laisse tomber les mérites scientifiques pour développer la trame du nomade déguisé aventureux.

Jean-Baptiste Douville

Né à Hambaye, Jean-Baptiste Douville (1794/8? – 1837?), voyageur et commerçant, prend le bateau vers la côte occidentale de l’Afrique pour des raisons inconnues (commerce?, recherche d’esclaves?, recherche d’aventure?) et arrive en Angola en 1827. Pendant les trois années qui suivent, il explore – il prétend explorer – les frontières du territoire occupé par les Portugais. Après ce long périple, il retourne en Amérique du Sud et offre les collections ramenées de son voyage à la Société de géographie. Son récit de voyage paraît en trois volumes en 1832 et s’intitule *Voyage au Congo et dans l’intérieur de l’Afrique équinoxiale*. Le récit connaît un grand succès et le 30 mars 1832, Douville reçoit la médaille d’or de la Société de géographie. Mais le 19 août 1832, la *Foreign Quarterly Review* publie un article, repris par la *Revue des Deux Mondes* qui met en cause la crédibilité de Douville et émet des doutes sur le “voyage” entrepris en Afrique. Douville quitte la France et retourne en Amérique du Sud, où il trouve la mort de façon mystérieuse – il aurait été assassiné – en 1837. Son *Voyage au Congo* tombe alors rapidement dans l’oubli. Mais en 1970, l’ethnologue Anne Stamm lui consacre une étude qui

mène à un nouveau débat critique puisqu'elle affirme que les informations apportées par Douville sont en grande partie véridiques³². Le récit a ensuite été réédité en 1991, dans une série qui veut au contraire en souligner le côté aventureux.³³ Les deux paradigmes que nous avons vus chez Caillié (science *versus* aventure) orientent de nouveau l'interprétation du récit de voyage, mais l'équilibre que Caillié arrivait à maintenir disparaît chez Douville, qui mène les deux discours à l'extrême.

Un ethos scientifique exagéré

Si Caillié recherchait une crédibilité personnelle forte par le biais de l'authenticité, Douville préfère insister sur la technicité de son récit, en invoquant la rationalité scientifique occidentale du XVIII^e siècle. La préface peut se lire comme une énumération de marqueurs de reconnaissance scientifique:

Je me suis appliqué à écrire les noms comme je les entendais prononcer par les indigènes. [...]

Pour faire mes observations, je me servais de trois chronomètres. Je les avais réglés, avant mon départ de Rio-de-Janeiro, sur ceux des vaisseaux de guerre anglais mouillés sur la rade de cette ville. [...]

Comme je me suis servi d'un horizon artificiel, j'ai pu déterminer sur les lieux mêmes la position des points principaux. [...]

Le relief du terrain est d'une importance si grande en géographie physique, que je n'ai rien négligé pour le décrire avec exactitude. [...]

J'ai multiplié autant que je l'ai pu les observations météorologiques, et j'en offre le résultat. Je me servais d'instruments bien faits: c'étaient un hygromètre, un endiomètre et un atmomètre. [...]

Mon attention ne s'est pas bornée à examiner l'extérieur des reliefs du terrain ; je l'ai aussi portée sur leur structure, et je l'ai décrite le mieux qu'il m'était possible. J'ai pris des échantillons de toutes les espèces de roches et de pétrifications que j'ai rencontrées. [...]

Mes recherches se sont également étendues aux végétaux des contrées que j'ai visitées. [...]

Parmi le grand nombre d'animaux que j'ai vus, il en est qui probablement constituent des espèces nouvelles. [...]

32 Anne Stamm, *Voyage en Angola de Jean Baptiste Douville. 1827-1830*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1972.

33 Jean-Baptiste Douville et Chantal Edel, *Un voyage au Congo, 1827-1828: Les tribulations d'un aventurier en Afrique équinoxiale*, Paris, La Table ronde, 1991.

Quoique plongés dans un état de barbarie difficile à concevoir, plusieurs des peuples chez lesquels j'ai séjourné ont une industrie remarquable à plusieurs égards.³⁴

Le lecteur ne peut qu'être frappé par la prolifération des scènes scientifiques, ce qui dès le début confère au récit un certain degré d'in vraisemblance et d'exagération confirmé par la réception ultérieure du récit de voyage.³⁵ L'ambitieux programme scientifique de la préface est repris par d'autres instances paratextuelles à la fin du récit, qui se termine par un aperçu des observations météorologiques et astronomiques. L'ajout des annexes mentionnées n'implique pas pour autant que la séparation entre le récit du voyage et les observations soit absolue. Au sein du récit, Douville utilise les mêmes techniques descriptives que Caillié pour assurer l'objectivité recherchée. Chaque chapitre commence par exemple avec des passages au présent, servant à démontrer l'objectivité des observations ethnographiques et géographiques, extraites du développement narratif du récit:

Le fils aîné de chaque famille, parvenu à l'âge de cent quarante lunes, doit quitter le lieu où il est né et aller vivre dans une autre ville. Le père qui commet un crime emportant la peine d'esclavage, livre son fils aîné, lorsqu'il l'a encore auprès de lui ; la loi lui interdit de donner ses autres enfants. Il peut prendre les fils de ses sœurs, et ses beaux-frères ont le même privilège à l'égard de sa famille, pour le paiement des amendes.³⁶

Comme nous avons déjà pu le constater dans la préface, le récit de Douville se démarque de celui de Caillié par une technicité accrue au sein du récit. Les instruments employés par le voya-

34 Jean-Baptiste Douville, *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale, fait dans les années 1828, 1829, 1830*, Paris, 1832, Tome I, pp. 9–10.

35 La liste exhaustive des lettres de créance scientifiques peut aussi bien être lue comme un fétiche puissant cherchant à masquer le message réel du récit: la peur et la crainte de la différence de l'Autre. Nous ne développerons pas cette piste interprétative intéressante, inspiré par les recherches post-coloniales, et plus particulièrement par les analyses raffinées de Homi K. Bhabha, *The location of culture*, London/New York, Routledge, 1994.

36 Jean-Baptiste Douville, *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale, fait dans les années 1828, 1829, 1830*, Paris, 1832, Tome III, pp. 6–7.

geur ne mènent pas seulement à des tableaux synoptiques et à un atlas en annexe, ils influencent aussi la narration même. La narration est truffée d'observations géographiques et climatiques qui ont pour fonction d'assurer l'authenticité absolue du voyage et par conséquent la valeur scientifique du récit. La quantification de l'espace à l'aide de degrés de latitude et de longitude constitue un aspect majeur d'une scénographie présentant le voyageur comme un savant crédible:

La population de Tandi peut s'élever à peu-près à 15000 individus dont les deux tiers sont des femmes. L'atmosphère y est assez tempérée pour un pays aussi près de l'équateur. Le terme moyen est de 27 à 29° à deux heures dans la saison la plus chaude. L'hygromètre marquait généralement 10° à midi, tandis qu'à dix heures du soir il s'élevait à 68°.³⁷

La dramatisation de l'aventure

Le discours scientifique n'implique toutefois pas la mise entre parenthèses de la trame aventureuse. Au contraire, si le discours scientifique se trouve renforcé par la technicité des descriptions, la trame aventureuse est beaucoup plus présente que chez Caillié grâce à une mise en scène poussée de l'héroïsme du voyageur.

À maintes reprises, le narrateur veut faire croire au lecteur que si héroïsme et aventure il y a, c'est à cause des hasards d'une nature sauvage et de populations cruelles. Or, une analyse des différents procédés narratifs montre que, dès la préface, la mise en scène de l'aventurier est aussi forte que celle du savant. Avant d'énumérer les différents domaines scientifiques où se positionne le récit, Douville commence la préface en dramatisant les dangers du voyage. Si Douville affirme à la fin de la préface que la description ne fait pas appel à l'imagination de l'auteur, elle mobilise certainement l'imagination du lecteur. En outre, il n'hésite pas à alterner entre la première personne ("je") et la troisième ("l'homme le plus résolu").

Si même en Europe, dans les pays civilisés, un voyageur rencontre parfois des empêchements qui le retardent ou l'arrêtent, à quelles difficultés ne

³⁷ *Ibid.*, pp. 63–64.

doit-il pas s'attendre dans ceux où tout se réunit pour s'opposer à la marche de l'homme le plus résolu? On peut s'en faire une idée par ce que j'ai éprouvé.³⁸

Après cette présentation brève mais puissante, Douville détaillera et développera cette dramatisation dans deux domaines, à savoir la représentation de l'Autre et la représentation de l'espace. L'Africain est brièvement mentionné dans le programme scientifique, plus particulièrement ethnographique, mais il est exhaustivement décrit dans la mise en scène aventureuse. Dans le passage suivant, représentatif pour tant d'autres, les descriptions – “ils la sucent avec le lait” –, l'exagération – “l'ignorance la plus grossière” –, l'étonnement – “bizarre” – et la dichotomisation – “absolument opposées aux nôtres” – illustrent que, si Douville prétend décrire objectivement des faits, son récit fait surtout écho aux désirs et aux craintes les plus profonds de ses lecteurs.

Chez les nègres indépendants, ce furent des obstacles d'un genre différent, et bien plus redoutables. Ces hommes portent dans leur cœur une haine invétérée des blancs; ils la sucent avec le lait. [...] Ces nègres supposent qu'un blanc ne peut venir chez eux que dans des vues hostiles, ce qui les rend très soupçonneux. D'ailleurs, plongés dans l'ignorance et la superstition la plus grossière, aveuglement attachés à des coutumes bizarres et absolument opposées aux nôtres, ils prennent en mauvaise part et même condamnent comme des crimes des actions indifférentes. J'ai plus d'une fois couru le risque d'en faire la triste expérience.³⁹

La nature est également mobilisée pour créer une scène d'aventures. Si le discours scientifique a pour but de décrire la nature comme un lieu de savoir, Douville la représente souvent comme un espace d'aventures, ou même comme un actant, comme un opposant à l'action du narrateur.⁴⁰ Dès la seconde partie du voyage, quand Douville quitte les territoires sous contrôle portugais pour s'aventurer dans des pays inconnus, la mise en scène aventureuse s'accroît au point d'entrer en concurrence

38 Jean-Baptiste Douville, *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale, fait dans les années 1828, 1829, 1830*, Paris, 1832, Tome I, p. 2.

39 *Ibid.*, p. 3.

40 L'opposition entre “lieu” et “espace” a été développée dans Michel de Certeau et Luce Giard, *L'invention du quotidien*, [Paris], Gallimard, 1990, pp. 137–191.

avec le discours scientifique. Si chez Caillié les passages aventureux étaient ponctuels dans un ensemble plus large d'observations scientifiques, cette proportion est inversée chez Douville. Dans certains chapitres, par exemple le vingt-quatrième, les observations ne sont plus que de courts intermèdes dans une narration dramatique:

CHAP. XXIV.

Réception chez le chef de Tamba. – Ce soba veut m'obliger à prendre une de ses filles. – Préparatifs contre une attaque. – Visite des généraux ennemis. – Conversation avec l'interprète du soba. – Accusation de sortilège portée contre moi. – Comment je la repousse. – Fête. – Nouvelles vexations. – Ce que les nègres qualifient de crime. – Usage des nègres de Tamba. – Aspect physique du canton. – Productions. – Fourmis.⁴¹

Douville abandonne également la chronologie stricte de *Voyage à Tombouctou* pour passer à une narration plus flexible qui dramatise certaines étapes. Même si le récit suit en règle générale les étapes successives du voyage, il est "régé" de façon plus consciente. Les deux couches du récit sont donc portées à l'extrême puisque la technicité scientifique est présentée de façon exagérée, alors que les aventures du voyageur auraient facilement pu être intégrées dans un roman d'aventures de la fin du XIX^e siècle. Cette tension entre science et aventures provoquera, entre autres, la réception tumultueuse du récit.

Conclusion

Les récits de Caillié et de Douville sont intéressants en tant que tels: ils constituent des moments clés de l'engouement pour le voyage en Afrique au XIX^e siècle. Mais ils sont bien plus que ça, puisqu'ils témoignent aussi d'une rupture dans la poétique du récit du voyage issue du siècle des Lumières. Si les agendas scientifiques constituent la scénographie de base des récits et que leurs auteurs cherchent d'abord et avant tout à être reconnus par la

⁴¹ Jean-Baptiste Douville, *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale, fait dans les années 1828, 1829, 1830*, Paris, 1832, Tome II, p. 63.

Société de géographie, un “au-delà des sciences empiriques” s’annonce clairement sous la forme d’une trame narrative aventurrière qui s’imposera dans le courant du XIX^e siècle. En 1830, ce n’est pas encore le cas, et les voyageurs sont donc tenus à un exercice d’équilibre difficile, que Caillié arrive à solutionner par le simulacre mais dont l’exagération provoque dès le début un débat sur l’authenticité du récit de Douville.

Abstract

For French travel literature, the end of the 18th century and the beginning of the 19th century is the time of a major paradigmatic change. The profile of the scientific traveler that had been developed within the Age of Enlightenment comes under increasing pressure of another traveler profile, in which the central position of science is replaced by adventure. This implies major shifts in the narrative identity of travelers and in the construction of images of the self and the other. To analyze these changes on a narrative level, we use the “scénographie” notion, which allows us to track the mechanisms involved in the construction of a narrative ethos. In this paper, two major travel narratives to sub-saharan Africa of the beginning of the 19th century are read using that method: *Le Voyage à Tombouctou*, published by René Caillié in 1830 and *Un voyage au Congo*, published by Jean-Baptiste Douville in 1832. In both narratives, the scientific ethos is constantly claimed, but the profile of the adventurer grows underneath it and becomes increasingly visible.